

MELANGES
DE LITTÉRATURE
ORIENTALE,

Traduits de différents Manuscrits Turcs,
Arabes & Persans de la Bibliothèque du
Roi.

Par M. CARDONNE,

Secrétaire - Interprète DU ROI, pour les Langues
Orientales à la Marine & à la Bibliothèque de
S. M. & Professeur en Langue Arabe au Collège
Royal.

M O M E I.



A PARIS,
Chez DELAINE, rue & près de la Comédie Française.

M. DCC. LXXII.



P R É F A C E.

LEs *Mille un Jour*, les *Mille & une Nuit*, & quelques autres traductions de différens Livres orientaux ont toujours été reçus du Public avec une espèce d'applaudissement: je n'ignore point que la maniere dont ces Livres sont écrits, a pu contribuer à l'accueil qu'on leur a fait. Trop foible pour égaler les savans Ecrivains qui les ont composés, j'étois prêt de discontinuer ces *Mélanges de Littérature*, lorsque j'ai considéré, que s'ils

P R É F A C E :

devoient beaucoup à la délicatesse de leur plume , ils devoient aussi quelque chose au sujet qu'ils ont traité : cette réflexion a ranimé mon courage , & j'ai espéré racheter les défauts du style par la nouveauté , & par le choix des matières.

J'ai pensé qu'une autre raison avoit pu contribuer au succès des écrits dont je viens de parler : ils peignent des humains aussi éloignés de nos mœurs que de notre climat : toutes les Nations , tous les Peuples méritent l'attention du Philosophe ; & moins les Orientaux nous ressemblent ; plus il

P R É F A C E.

faut les examiner, pour se convaincre, que les mœurs infiniment variées, ne changent jamais le fond de l'homme, & que toutes les passions qui s'expriment de tant de manières, ont toujours la même source, & le même but. La pellisse, le turban, & tous les habillemens d'un Asiatique, l'offrent à nos yeux très-différent de ce que nous sommes; mais nous ne pensons pas pour cela, que l'Etre qui nous a formé, l'ait fait différent de nous: il en est de même de son ame; la passion qu'il exprime autrement qu'un Européen, ses desirs, ses craintes, ses plaisirs & ses pei-

P R É F A C E.

nes, présentent un autre caractère, mais sont toujours les mêmes : la nature est une, & tous ses enfans à qui elle a donné les mêmes traits doivent nécessairement se ressembler.

Pour composer cet Ouvrage, j'ai traduit de différens Manuscrits Turcs, Arabes & Persans de la Bibliothèque du Roi, les morceaux qui m'ont paru les plus intéressans; j'ai donné la préférence à tout ce qui se rapportoit aux vertus morales & politiques, & l'on verra dans les différentes Histoires qui se trouvent ici, des traits de grandeur d'ame, de générosité, de justice & de courage peu com-

P R É F A C E.

muns ; j'ose même dire , qu'il y en a quelques-uns au-dessus de l'humanité : tant il est vrai , que ces hommes que nous croyons barbares , sont susceptibles de tout ce qu'on admire chez les Peuples policés ; que le crime est haï chez eux , comme chez les autres Nations ; & que sur la surface de la terre , tout se rapporte à deux points , l'horreur du vice , & l'éloge de la vertu.

Pour mêler autant qu'il m'a été possible , l'agréable & l'utile , j'ai joint quelques allégories , quelques contes & quelques bons mots ; je desire que cette variété puisse amuser le Le-

P R É F A C E.

Œteur : un Traité d'éducation ;
ou des conseils d'un Pere à son
Fils, écrits en vers par Nabi
Efendi, Poëte le plus estimé
parmi les Turcs, quelques ma-
ximes & quelques morceaux de
Poësie terminent ce Recueil.
Persuadé que les Orientaux
seuls pouvoient faire connoître
leurs mœurs & leurs usages,
j'ai tâché d'être par-tout fidele
Traducteur, quoique j'aie vécu
bien des années dans le pays
dont je parle, je n'ai rien vou-
lu tirer de moi, ni d'aucun
Livre, qui ne fut oriental.

Je n'entretiendrai point le
Lecteur de la gêne continuelle
où je me suis trouvé pour le

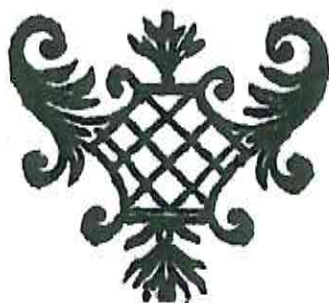
P R E F A C E.

choix des matières : obligé quelquefois de puiser dans les mêmes sources que Messieurs d'Herbelot, Galand & de la Croix, il a fallu supprimer de mon Recueil, quand je m'en suis apperçu, des Histoires qui se trouvoient dans leurs Ouvrages : la loi sévère que je me suis imposée, de ne rien donner que de neuf, & le succès qu'ont eu leurs Livres, ne me permettoient pas de répéter ce qu'ils avoient dit : il se pourroit cependant qu'il se fût glissé ici quelque Histoire qui se trouveroit ailleurs sans que je le fusse.

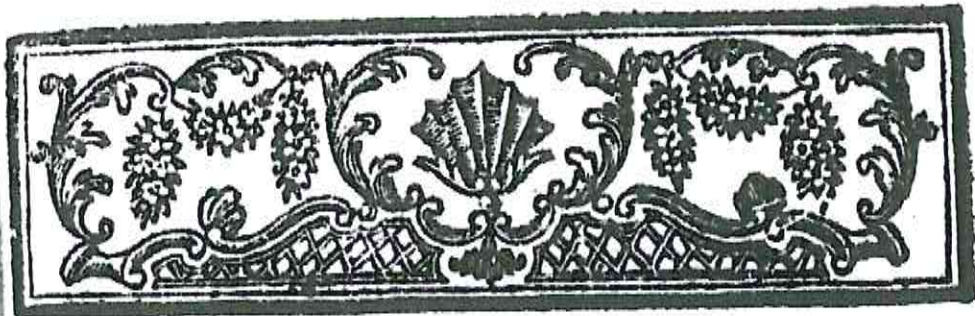
Je cite à la marge les noms des Auteurs, & le numéro sous

P R É F A C E.

lequel ils sont à la Bibliothèque du Roi, en faveur de ceux qui voudront remonter à la source : le peu de notes que l'on trouvera répandues dans cet Ouvrage m'ont paru indispensables, & servent à éclaircir des usages relatifs aux Orientaux, ou à faire connoître la personne dont on rapporte quelque Anecdote.



MELANGES.



MÊLANGES

DE

LITTÉRATURE ORIENTALE,
*Traduits de différens Manuscrits
Turcs , Arabes & Persans
de la Bibliothèque du Roi.*

TRAIT EXTRAORDINAIRE
*de générosité d'un Arabe , &
fidélité singulière d'un autre ,
à garder sa parole.*

UN coùtume barbare, mêlée
de superstition , s'étoit in-
troduite parmi les Arabes ,
avant le Mahométisme : ils avoient
consacré deux jours de la semaine

Tome I.

A

Adjaibel
Measer.
N^o 1530

à deux de leurs fausses Divinités. Le premier de ces jours étoit regardé comme un jour de bonheur, & le Prince pour le célébrer accordoit à tous ceux qui se présentoient devant lui la faveur qu'ils lui demandoient: le second, au contraire, étoit réputé de sinistre augure. L'on immoloit tous ceux qui, dans ce jour, avoient l'imprudence de paroître devant le Roi, pour solliciter quelque grace; sans doute que l'Idole, auquel ce jour étoit spécialement consacré, passoit dans l'esprit de ces Peuples grossiers pour une Divinité terrible, & qu'ils prétendoient appaiser sa colère par ces victimes.

Sous le regne de Naam ibn Munzir, un Arabe du désert, nommé Fai, étoit tombé d'une extrême opulence dans une affreuse misère;

il entendit vanter la libéralité de Naam, & il prit la résolution d'y avoir recours : il part, après avoir embrassé sa femme & ses enfans, & après les avoir assuré qu'il va chercher un remède à leurs maux. Cet infortuné, trop occupé de l'idée de soulager sa famille, n'avoit pas fait réflexion au jour fatal qu'il choisissoit, pour paroître devant le Roi comme suppliant : Naam ne l'eût pas plutôt apperçu, que détournant la vue, il lui dit : Qu'as-tu fait, malheureux, & pourquoi te présenter devant moi dans un jour aussi funeste que celui-ci ? Il y va de ta vie, & il n'est pas en mon pouvoir de te la sauver.

Tai, voyant sa mort certaine, se jette aux pieds du Prince, & le conjure de différer du moins son supplice de quelques heures. « Qu'il

» me soit permis , lui dit-il , d'em-
» brasser , pour la dernière fois , ma
» femme & mes enfans , & de leur
» porter quelques provisions , faute
» desquelles ils périroient. Vous
» êtes trop équitable pour enve-
» lopper les innocens avec le cou-
» pable : je jure par ce qu'il y a de
» plus sacré , que je serai de retour
» avant le coucher du soleil ; vous
» déciderez alors de mon sort , je
» le subirai sans murmurer. »

Le Prince , touché du discours de Taiï , voulut bien lui accorder le délai qu'il demandoit ; mais il y mit une condition , qui rendoit presque inutile cette grace ; il exigea une caution qu'il pût faire périr à sa place , s'il manquoit à sa parole.

Taiï conjure en vain tous ceux qui entouroient le Prince ; per-

sonne n'ose s'exposer à un danger aussi évident : il s'adresse alors à Chéribénadi, favori du Monarque, & , les larmes aux yeux, il lui dit : « Et vous, Chérik, vous » dont l'ame est si noble & si grande, » ferez-vous insensible à mes » maux ? Refuserez-vous de me » servir de garant ? J'atteste les » dieux & les hommes, que je serai » de retour avant le coucher du » soleil. »

Le discours de Tai, ses malheurs, touchèrent Chérik, qui étoit naturellement sensible ; il dit au Prince, qu'il n'hésitoit point de s'obliger pour Tai. Celui-ci ayant eu la liberté de partir, disparut dans l'instant, & alla rejoindre sa femme & ses enfans.

Cependant le tems limité pour son retour s'écouloit insensiblement.

ment , & le soleil étoit prêt de terminer son cours , sans qu'il parût. On conduit Chérik au lieu du supplice , on le garotte , le bourreau avoit déjà la hache levée , pour donner le coup , lorsque l'on apperçut de loin un homme qui venoit de la plaine en courant. L'exécution est suspendue : c'étoit Taiï lui-même qui étoit hors d'haleine , & tout couvert de sueur & de poussière. Il est frappé d'horreur ; lorsqu'il apperçoit Chérik monté sur l'échaffaud prêt à recevoir la mort ; il vole vers lui , délie ses liens , & se mettant à sa place : « Je meurs content , lui dit il , puisque j'ai été assez heureux pour » venir à tems vous délivrer (a). »

(a) (Délivrer.) Cette Histoire a quelque rapport à celle de Damon & de Pythias , si fameuse dans l'antiquité ; mais il me semble

Ce spectacle attendrissant arrache des larmes à tout le monde ; le Roi lui-même ne pût retenir les siennes. « Je n'ai jamais rien vu de » si extraordinaire, s'écria-t-il transféré d'admiration : toi, Tai, tu es le modele de la fidélité, que l'on doit garder à sa parole ; & toi, Chérik, personne n'égale ta grande ame en générosité : j'abolis en faveur de vous deux une coutume odieuse, que la barbare avoit introduite parmi nous. Mes Sujets pourront désormais m'aborder en tout tems sans crainte. » Ce Monarque combla Tai de bienfaits, & Chérik lui devint plus cher qu'auparavant.

que l'action de Chérik est supérieure à celle de Pythias, en ce que la générosité fit faire à Chérik pour un inconnu, ce que l'amitié fit faire à Pythias en faveur de Damon.

 LA PANTOUFLE

du Sultan.

Idem.

UN Sultan apperçut de la terrasse de son palais une jeune femme d'une rare beauté : la vue de ses charmes le frappa vivement ; il appella une de ses esclaves , pour lui demander si elle la connoissoit :
 « Seigneur , lui dit l'esclave , est-il
 » possible que Votre Majesté n'ait
 » jamais entendu parler de Chem-
 » fennissa (a) Cadoun , épouse du
 » Visir Féirouz ; elle passe avec
 » justice pour la plus belle femme
 » de la ville , & son esprit égale
 » sa beauté. »

Ces paroles enflammèrent encore plus le Sultan , & il résolut

(a) Chemfennissa , ce nom en Arabe signifie soleil des femmes.

d'apprendre à cette jeune merveille les sentimens qu'elle lui avoit inspirés : il s'agissoit d'écarter un mari ; & qui dit un mari en Orient , dit un jaloux très-incommode. Le Sultan envoie chercher Féirouz , & lui remettant un papier : « Allez , » Visir , lui dit-il , exécuter les ordres renfermés dans cet écrit , & venez me rendre compte du succès de votre démarche. » Féirouz retourne chez lui , prend ses armes , & sort avec tant de précipitation , qu'il oublie sur son sofa l'ordre que lui avoit remis le Sultan.

Ce Prince impatient eut à peine appris le départ de Féirouz , qu'il vola au palais du Visir ; un Eunuque lui ouvrit , & l'introduisit dans l'appartement de sa maîtresse. Quel fut l'étonnement de cette

Dame , en voyant le Monarque devant elle ? Tremblante , interdite , elle ose à peine lever les yeux ; revenue de son trouble , elle connut le dessein du Sultan : mais comme elle étoit aussi sage que belle , elle ne voulut pas lui donner le tems de s'expliquer , & fit ces deux vers Arabes in-promptu , dont voici le sens.

(a) « Le Lion croiroit s'avilir en
» rongeant les restes du loup , &
» ce Roi des animaux dédaigne de
» se défaltérer dans le ruisseau que
» le (b) chien fouille de sa langue
» impure. »

(a) (Le lion) passe chez les Orientaux , comme chez nous , pour le roi des animaux ; allégoriquement , il signifie aussi un Roi , un Sultan.

(b) (Chien.) Le chien est regardé comme impur par les Mahométans , & celui qui en a touché un a contracté une souillure légale ,

Ces paroles, que le Sultan n'eût pas de peine à entendre, le convainquirent qu'il n'avoit rien à espérer ; il se retira tout confus, & son trouble lui fit oublier une de ses pantoufles.

Cependant Féirouz, après avoir cherché inutilement l'ordre que lui avoit donné le Prince, se ressouvint qu'il l'avoit oublié sur son sofa ; il fut contraint de retourner chez lui pour le prendre : la pantoufle du Sultan, que personne n'avoit apperçue avant lui, ne lui

& ne peut faire sa prière sans se laver auparavant : cela ne les empêche point d'élever des chiens pour la chasse & la garde des troupeaux. Le chien des Sept Dormans est fort révéré parmi eux ; ils lui donnent une place dans le paradis, avec l'âne de Jesus-Christ & l'albotac, monture fabuleuse sur laquelle, suivant l'Alcoran, Mahomet fit un voyage nocturne au ciel.

apprit que trop les véritables desseins du Monarque , & les motifs qu'il avoit eus de l'éloigner. Tourmenté en même-tems par son ambition & par sa jalousie , il chercha les moyens de répudier sa femme , sans risquer de perdre sa dignité : il commença par rendre compte au Roi , de la commission qu'il lui avoit donnée : de retour chez lui , il dit à son épouse que le Sultan venoit de lui faire don d'un très-beau palais , & que pour lui laisser le loisir de le meubler , il falloit qu'elle allât passer quelques jours chez son pere ; il lui donna en même-tems cent piéces d'or.

Chemfennissa , qui n'avoit point de reproches à se faire , étoit bien loin de soupçonner la vérité. Elle obéit sans inquiétude ; plusieurs

jours s'écoulèrent sans que Féirouz parût : une si longue absence étonna son épouse , & elle ne put dissimuler ses allarmes à ses freres ; ils allèrent trouver Féirouz : « Apprenez-nous , lui dirent-ils , les motifs de votre conduite avec votre épouse ; si elle est coupable , loin de prendre son parti , nous laverons dans son sang l'outrage qu'elle vous a fait ». Le Visir , sans vouloir entrer dans aucune explication , leur répondit qu'il avoit payé à leur sœur la dot dont il étoit convenu en se mariant , qu'elle n'avoit plus rien à lui demander. Ceux-ci irrités de la réponse de Féirouz , l'appellèrent en Justice : l'usage du pays étoit que le Sultan assistât à tous les Jugemens qui se rendoient , afin que la présence du Prince contint les Cadis.

Les freres de Chemfenniffa dirent au Juge : « Seigneur , nous
» avions loué à Féirouz un jardin
» délicieux ; ce lieu charmant étoit
» un paradis terrestre ; nous le lui
» avions cédé entouré de hautes
» murailles , & planté des plus
» beaux arbres parés de fleurs &
» chargés de fruits : il a détruit les
» murailles , il a ravi les tendres
» fleurs & a dévoré les plus beaux
» fruits. Il prétend nous rendre ce
» jardin dépouillé de tout ce qui
» le rendoit délicieux lorsque nous
» l'y avons introduit. »

Le Cadi ayant ordonné à Féirouz de détailler ses raisons. « C'est
» malgré moi , dit-il , que je re-
» nonce à la jouissance de ce lieu
» qui m'étoit si cher : mais un jour
» que je me promenois dans une
» allée de ce jardin , j'apperçus la

» trace du pied d'un lion ; la ter-
» reur s'empara de mon ame , &
» j'aimai mieux céder le jardin à
» cet animal terrible , que de m'ex-
» poser à sa colère. »

Le Sultan qui étoit présent ,
adressant la parole au Visir , lui
dit : « Rentre dans ton jardin , Féi-
» rouz , tu n'as rien à redouter ; il
» est vrai que le lion y a mis le
» pied ; mais il n'a pu toucher à
» aucun fruit , & il en est sorti
» rempli de honte & de confusion :
» il n'y eut jamais un plus beau
» jardin , mais aussi aucun n'est
» mieux gardé ni plus à l'abri des
» atteintes. »

Ces paroles , qui étoient une éni-
gme pour tous ceux qu'elles n'in-
téressoient point , rassurèrent Féi-
rouz : il reprit sa femme , il vint
à l'en aimer davantage , dès qu'il

scut l'épreuve difficile à laquelle sa vertu avoit été mise.

L E V I S I R

Sellé & bridé.

UN jeune Sultan fort épris du beau sexe, avoit rassemblé dans son sérail les plus belles esclaves de l'Asie: plus occupé du soin de leur plaire que des affaires de l'Etat, il sortoit rarement de ce lieu de délices. Son Visir lui représentoit souvent, qu'il étoit honteux à un Roi de perdre dans les plaisirs, le tems qui lui avoit été donné pour le bonheur de ses Peuples; le jeune Monarque fit enfin un généreux effort, & oublia la volupté pour s'appliquer au gouvernement de son royaume.

Idem.

Tandis que le Visir triomphoit du changement de son Maître, ses esclaves languissoient dans les plus vives allarmes : le sérail, autrefois le séjour des ris & des jeux, étoit devenu celui de l'ennui & de la tristesse : un jour ce Prince étoit allé voir ses femmes, ce qu'il ne faisoit plus que rarement ; elles se jettèrent à ses genoux, en lui disant : « Quel crime, Seigneur, avons-
» nous commis, qui ait pu nous
» attirer votre indifférence ? ah ! si
» c'en est un que de trop vous ai-
» mer, sans doute nous sommes
» toutes coupables. » Le Sultan, sensible à une scène si touchante, les releva avec bonté : pour les consoler il eut la foiblesse de leur avouer, qu'il ne s'étoit éloigné d'elles que par les conseils de son Ministre. « Je gagerois, dit au

» Sultan une d'entr'elles plus har-
» die que ses compagnes , que ce
» censeur austère , qui déclame si
» fort contre notre sexe , ne lui ré-
» sisteroit pas mieux qu'un autre :
» envoyez-moi à ce triste censeur ,
» cela n'est pas sans exemple (a) ;
» je veux devenir son esclave , &
» j'assure que cette esclave sera
» bientôt sa maîtresse. » Cette idée
réjouit le Sultan , & il fit ac-
cepter la jeune esclave au Visir ,
qui ne prêchoit tant , contre les
belles femmes , que parce que lui-
même ne les haïssoit pas.

(a) (Exemple) Les Sultans sont dans l'usage de faire présent de leurs esclaves à leurs Visirs & à leurs Favoris : aujourd'hui même , quand le Grand Seigneur meurt , les esclaves qui n'ont pas eu d'enfans de ce Prince , sont mariées après sa mort à différens Seigneurs de la Porte.

L'adroite Odalisque mit en œuvre toutes les ruses de la coquetterie la plus raffinée, & le vieillard devint bientôt son adorateur & sa dupe ; quand elle le vit bien épris, elle changea de conduite & s'arma de rigueur. Le vieil amant désespéré la pressoit en vain de céder à ses vives instances ; elle inventoit sans cesse de nouveaux prétextes pour éluder ce qu'il desiroit.

Un jour il étoit à ses genoux, il lui peignoit toute la violence de sa passion, & il en exigeoit le prix :
« Que vous êtes étranges vous autres hommes, lui dit cette Belle,
» nous devons toujours vous obéir,
» & vous ne faites aucun frais pour
» nous plaire ! Si vous exigez de
» moi, ce que vous appelez le
» bonheur de votre vie, l'achete-

» rez-vous trop cher en m'obéis-
 » sant un seul jour ? Promettez de
 » faire mes volontés pendant un si
 » court espace, & je ferai les vôtres
 » toute ma vie. Je n'ai rien à vous
 » refuser, répondit le vieux Visir ;
 » vous éprouverez toujours de moi
 » une égale complaisance. »

Le lendemain l'esclave fit dire
 secrètement au Roi de se cacher
 dans l'appartement de son Ministre :
 elle fit apporter une bride & une
 selle. « Voici la pierre de touche
 » de votre amour, dit-elle au Vi-
 » sir, voyons jusqu'où ira cette
 » complaisance tant vantée ; il
 » faut que vous fassiez usage de
 » cette selle & de cette bride, &
 » que vous souffriez que je monte
 » sur votre dos. »

Le foible Visir, moitié répug-
 nance, moitié plaisanterie, se mit

dans la posture d'un cheval , & se
laissa sangler & brider ; le Roi sor-
tant à l'instant de l'endroit où il
étoit caché : « Ah , ah , grave cen-
» seur , vous êtes bien fol pour un
» moraliste si austère. Prince , ré-
» pondit le Ministre , sans se dé-
» concerter , c'est parce que je
» connoissois tous les caprices de
» ce sexe dangereux , que j'exhor-
» tois Votre Majesté à ne pas s'y
» livrer : mes leçons doivent faire
» plus d'impression sur votre esprit
» depuis que j'ai joint l'exemple au
» précepte ; cette métamorphose
» bizarre vous apprend combien
» l'amour est à fuir. »



 LE PHILOSOPHE

amoureux.

Fakhatel
Khouléfa
Chébabed-
din Ahmed-
den Arab-
chab.
N^o 1509.

IL faut favoir , pour l'intelligence de ce conte , que les Orientaux , à qui leur loi défend les jeux de hasard , ont l'usage d'un jeu qui dure souvent plusieurs semaines : il consiste à ne rien recevoir de la personne avec laquelle on est convenu de jouer , sans prononcer le mot *diadesté* , & de-là le jeu a pris le nom *diadesté*. Ainsi les joueurs tâchent par adresse de se faire oublier mutuellement la convention qui est entr'eux , & celui qui a pu faire prendre à son adversaire quelque chose que ce soit , sans que cet adversaire ait prononcé le mot convenu , a gagné le prix.

Certain Philosophe avoit composé un fort ample Recueil de tous les tours que le sexe fait faire ; il le portoit continuellement sur lui, & se croyoit par-là à l'abri des ruses de ce sexe enchanteur. Un jour en voyageant il passa proche un camp des Arabes du désert ; une jeune femme Arabe l'invita si obligeamment à se reposer dans sa tente qu'il ne put s'en défendre : le mari de cette Dame étoit alors absent.

Le Philosophe se fut à peine assis, que, pour se défendre des charmes qu'il commençoit à craindre, il prit son livre, & se mit à le lire : l'Arabe, piquée de ce dédain apparent, lui dit : « Il faut que ce livre soit bien » intéressant, puisqu'il est seul digne » de fixer votre attention. Peut-on » vous demander de quelle science » il traite ? C'est moi qui l'ai com-

» posé , répondit le Philosophe ; il
 » contient des secrets qu'il ne con-
 » vient pas de divulguer. Je m'étois
 » imaginé , reprit la Dame , que
 » l'on ne faisoit des livres que pour
 » les rendre publics ; qu'est-il be-
 » soin d'être savant , si l'on ren-
 » ferme ses connoissances ; c'est un
 » vol fait à la société. J'en con-
 » viens , reprit notre Philosophe ;
 » mais le sujet de ce livre n'est pas
 » de la compétence des Dames.
 » Vous rabaissez furieusement no-
 » tre sexe , lui dit la Dame offen-
 » sée , le Prophète nous a traitées
 » plus favorablement que vous &
 » ne nous a pas exclues du paradis. »

Le refus du Philosophe excita
 de plus en plus la curiosité de la
 Dame ; elle le pressa si fort , qu'il
 lui dit enfin : « Je suis à la vérité
 » l'Auteur de ce livre , mais le
 fond

ne tarda pas à en faire l'aveu. L'Ajabe enchantée de voir qu'il s'offroit de lui-même à sa vengeance, feignit de l'écouter; il concevoit déjà les plus flatteuses espérances, lorsque la jeune Dame apperçut de loin son mari : « Nous sommes » perdus , dit-elle à son nouvel » amant ; mon mari va nous sur- » prendre : que deviendrai-je ? C'est » le plus jaloux & le plus brutal de » tous les hommes , au nom du » Prophète cachez-vous dans ce » coffre. »

Le Philosophe ne voyant point d'autre parti à prendre pour se sauver de ce mauvais pas, se mit dans le coffre, que la Dame ferma sur lui, & dont elle prit la clef. Elle alla ensuite au-devant de son mari & lui servit à dîner : sur la fin du repas, voyant son époux de

belle humeur ; « Il faut , lui dit-
» elle , que je vous raconte une
» aventure bien singulière ; il est
» venu aujourd'hui dans ma tente
» une espèce de Philosophe , qui
» prétend avoir rassemblé dans un
» livre toutes les fourberies dont
» notre sexe est capable. Ce faux
» Sage m'a entretenu d'amour ; je
» l'ai écouté , il est jeune , aimable ,
» pressant ; vous êtes arrivé bien
» à propos , pour soutenir ma vertu
» chancelante. »

On peut se représenter à ces
mots la fureur du mari , qui étoit
véritablement d'un naturel jaloux
& emporté : le Philosophe , qui
avoit tout entendu de son coffre ,
maudissoit de bon cœur son livre ,
les femmes & les jaloux. Où est ca-
ché ce téméraire ? dit le mari à sa
femme ; que je l'immole à ma ven-

geance, ou que je t'immole toi-même. La rusée, feignant beaucoup d'effroi, lui montra le coffre & lui en présenta la clef: comme le jaloux se disposoit à l'ouvrir, sa femme lui dit, avec un grand éclat de rire: « Payez-moi, vous » avez perdu l'*iadesté* * ; une autre » fois foyez moins curieux & ayez » plus de mémoire. »

Le mari se croyant fort heureux d'en être quitte pour cette fausse alarme, rendit la clef à sa femme; lui paya tout ce qu'elle voulut, & s'en alla, après l'avoir prié de ne plus lui donner de pareils sujets de crainte.

La jeune Dame tira alors le Philosophe du coffre où il étoit plus mort que vif: « Monsieur le Docteur, lui dit-elle, n'oubliez pas ce tour; il mérite place dans votre Recueil. »

* Gage-touché.

JUSTIFICATION INGÉNIEUSE

d'un Visir.

MÉHEMET, Roi du (a) Khouzistan, étoit, comme les autres Princes Orientaux, environné de femmes, de flatteurs & d'eunuques. Le hasard, qui sert quelquefois mieux que la prudence, lui avoit donné un bon Ministre; cet homme aimoit la justice, son Maître & l'Etat qu'il gouvernoit. Il falloit bien qu'il fût persécuté; on ne donnoit point d'emplois à la faveur; il étoit impossible de vendre les graces; les femmes du Sultan

Méhemet
Visir
N° 1487

(a) Khouzistan, province de Perse que nous appellons la Susiane, & qui a été pendant quelque tems un royaume particulier.

ignorantes, & qui ne connoissoient que les plaisirs du sérail & la faveur du Ministre, ne trouvoient pas occasion d'enrichir les eunuques qu'elles craignoient, & les époux qu'elles destinoient à leurs filles; elles saisirent un de ces momens, où les hommes ne savent rien refuser, & obtinrent du voluptueux Monarque l'expulsion de cet important Ministre.

Le Visir disgracié ne voulut ni se justifier, ni obtenir grace; il écrivit simplement à son Maître, « que, comme il avoit toujours » desiré d'être utile, il demandoit » à Sa Hauteffe quelques terres incultes, qu'il promettoit de défricher, & qui suffiroient à sa subsistance. »

Méhemet, qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer un homme qui l'a-

voit bien servi, fit chercher dans tout son royaume un canton inculte ; mais on ne put en trouver : toutes les terres étoient fertiles ; le commerce & la culture, également encouragés, fournissoient à des habitans industrieux une subsistance abondante ; on ne trouvoit dans le Khouzistan ni indigent, ni terre en friche.

Le Monarque, à qui ce compte fut rendu par des gens qui n'en tiroient pas les conséquences nécessaires, fit dire à son Visir qu'il lui donneroit tel terrain cultivé qu'il lui plairoit choisir : « Je ne
» veux, répondit le Visir, pour
» prix de mes services, que le
» bonheur de les avoir rendus.
» J'ai voulu que mon Maître con-
» nût l'état dans lequel j'ai laissé
» son royaume ; il ne me reste à

» desirer que mes successeurs en
 » fassent autant que moi. »

Cette réponse éclaira le Monarque ; il rétablit le Visir dans sa dignité , bien résolu de confier désormais à ses Femmes le soin de ses plaisirs , & le gouvernement de son royaume à des Sages.

T R A I T S I N G U L I È R
*de générosité d'un Homme qui
 avoit acheté une Esclave.*

Adjaib Mea-
 let.
 N° 153.

UN jeune homme nommé Békir avoit hérité de grands biens ; livré à lui-même , & n'écoutant que la voix de ses passions , il dissipa en peu de tems une fortune immense : il fut obligé , pour contenter des créanciers avides , de vendre son palais , ses meubles , ses esclaves

même les plus chéries : une seule, nommée Gulroui (a), lui restoit, dont la possession le consoloit de la perte de toutes les autres : ils brûloient tous les deux des mêmes feux, & jamais l'Amour n'avoit vu sous son empire deux Amans plus parfaits.

Cependant la misere de Békir alloit toujours en augmentant, & il se vit enfin réduit à la plus triste nécessité. Un jour qu'il s'entretenoit avec Gulroui de ses malheurs, & qu'ils s'attendrissent l'un & l'autre, en rappelant toute l'horreur de leur destinée : « Je supporterois sans murmurer, lui dit Békir, les maux dont le ciel m'accable, & que je n'ai que trop mérités, si vous ne les parta-

(a) Gulroui signifie visage de rose.

» giez pas avec moi ; je n'ai donc
» uni mes tristes jours avec les vô-
» tres , que pour vous punir des
» fautes dont vous n'êtes pas cou-
» pable , que pour voir ce que la
» nature a fait de plus aimable ,
» éprouver toutes les rigueurs &
» toutes les injustices du sort. Je
» ne vois qu'un remède à tant de
» maux ; c'est l'amour qui me l'in-
» spire ; je ne balance pas à m'en
» servir : j'ai résolu de vous vendre
» à un homme assez riche , pour
» vous faire un sort digne de vous ;
» en songeant à votre bonheur , je
» tâcherai d'oublier mes peines.
» Ah cruel ! lui répondit la belle
» Gulroui , en fondant en larmes ,
» tu veux te séparer de moi , & tu
» oses me parler de bonheur ; penfes-
» tu que la vie , éloignée de ta pré-
» sence , puisse avoir des charmes

» pour moi ? Non , je ne consenti-
» rai jamais à te quitter ; mais que
» dis-je , & où m'emporte un
» amour trop violent ? Tu immoles
» ton repos à ma tranquillité , &
» je balancerois à me sacrifier pour
» toi ; oui , je souscris au marché
» que tu me proposes , puisque le
» prix que tu en retireras , soula-
» gera ta misère. »

Békir voyant son amante déter-
minée , eut le triste courage de la
remettre entre les mains d'un Mar-
chand d'esclaves , qui la conduisit
chez un riche Emir , nommé Mo-
ter : quoique l'Emir eût dans son
sérail les plus aimables personnes
de l'Asie , la beauté de Gulrouï
l'étonna : « Que de charmes ! s'é-
» cria-t-il , en la voyant , quels
» yeux ! quelle bouche ! je n'ai ja-
» mais rien vu de si piquant ; com-

» bien demande-t-on de cette jeune
» merveille? Deux cens mille drach-
» mes , répondit le Marchand.
» Aussi-tôt le Patron de la belle Ef-
» clave fut mandé , & l'Emir lui
» compta la somme convenue ;
» croyant ne pouvoir trop payer
» cette Beauté , le généreux Arabe
» fit encore présent au vendeur de
» dix vestes de satin , de dix che-
» vaux & de dix mulets. »

Le moment funeste arriva où il falloit que Békir abandonnât pour jamais , ce qu'il avoit de plus cher au monde ; il seroit difficile d'exprimer l'abattement où il étoit : Gulroui n'étoit pas dans un état moins à plaindre ; cette Amante désolée , le visage baigné de larmes , & levant à peine des yeux où étoient peints la douleur & le désespoir , lui dit d'une voix presque

éteinte : « Adieu , cher Amant , je
» vas entrer dans des lieux où je
» ne te verrai plus , mais ton image
» me suivra par-tout ; puisse le prix
» que tu as reçu pour ma personne ,
» faire cesser tous tes malheurs ;
» quant à moi , j'espere qu'un prompt
» trépas terminera bientôt tous les
» miens. Je m'étois imaginé , lui
» dit Békir , en poussant un pro-
» fond soupir , que la mort seule
» pouvoit briser les liens qui nous
» unissoient , mais la fortune cruelle
» m'a bien fait voir le contraire :
» vivez , belle Gulroui , vivez , &
» souvenez-vous quelquefois d'un
» homme qui vous adore ; je vas
» traîner loin de vous des jours lan-
» guissans , en attendant avec im-
» patience que ma douleur en ter-
» mine le triste cours. »

Un spectacle aussi attendrissant

toucha Moter , qui étoit naturellement généreux ; il prit la belle Esclave par la main , & la remettant à Békir : « A Dieu ne plaise , » lui dit-il , que je sépare deux » cœurs si bien unis : je vous rends » votre Amante , & je la prie de » garder pour l'amour de moi , les » deux cens mille drachmes que » vous avez reçues : soyez heureux l'un & l'autre , & rappelez-vous quelquefois dans votre bonheur , celui qui y a contribué aux dépens même du sien. »



LA FEMME JUSTIFIÉE.

UN riche Négociant d'Agra déjà vieux, & qui n'avoit plus de femme, résolut de marier un fils unique qu'il aimoit tendrement : aussitôt que cet enfant eut atteint l'âge de puberté, il lui donna une femme pourvue en même-tems de toutes les graces, & de tous les défauts de son siècle. Un Indien, passant sous le balcon de cette Belle, en devint bientôt amoureux ; il le lui témoigna par des gestes ; elle n'y fut pas insensible : les deux Amans ne pouvoient pas se communiquer facilement leurs sentimens réciproques ; mais leur adresse surmonta les difficultés.

Le jeune homme employa d'abord des moyens les plus connus.

Megmoua
Hikariat.
N° 149.

Une vieille pour quelque argent se chargea d'une lettre ; cette avance fut en apparence mal reçue : la messagère , après avoir été bien rebutée , eut ordre de fuir par un aqueduc qui communiquoit du dehors dans le jardin. Elle rendit compte de son message ; la circonstance de l'aqueduc n'échappa pas à l'Amant clairvoyant , bien sûr que ce n'étoit pas sans mystère , que la vieille avoit été chassée par l'aqueduc : il résolut de s'introduire par ce même chemin dans la maison de sa Belle.

L'Indienne qui avoit soupçonné qu'un Amant si empressé devoit entendre à demi-mot , l'attendoit dans le jardin à l'heure à laquelle il avoit pu s'y rendre. Cette nuit délicieuse ne fut pas la seule que ces Amans furent se procurer. Plus

les difficultés sont grandes , plus les Orientaux savent s'armer contre-elles ; mais , pour être plus industrieux que les autres Amans , il n'en sont pas plus prudens : on fit si souvent usage de cet aqueduc , que le pere du mari , qui vivoit dans la même maison , s'apperçut de l'infidélité de sa bru. Il épia les deux Amans , & les surprit au moment où ils se livroient inconsidérément aux douceurs du sommeil.

Le vieillard , jaloux pour le compte de son fils comme il l'auroit été pour le sien propre , chercha les moyens de convaincre l'infidelle ; il détacha de son bras un bracelet qu'elle tenoit de son époux : la Belle à son réveil , s'apperçut du larcin ; elle soupçonna son beau-pere d'en être l'auteur , plutôt que son mari , qu'elle sa-

voit plongé dans un sommeil profond.

Pour sauver son honneur & prévenir les maux dont elle étoit menacée , elle congédia bien vite l'amant qui l'y avoit exposée. De retour dans le lit conjugal , elle trouva son époux endormi ; quelques feintes caresses le réveillèrent bientôt , & la traîtresse attira la dupe dans ce même jardin , témoin de son infidélité : ils y passèrent le reste de la nuit , qu'elle s'efforça de lui rendre délicieuse.

Avant de rentrer dans la maison, la perfide feignit de s'appercevoir de la perte de son bracelet , qu'elle prétendoit lui avoir été ravi pendant quelques momens d'un sommeil supposé.

Aussi-tôt que le matin fut venu , le beau-pere s'empressa d'avertir

son fils des déportemens de sa femme , & il lui donna pour preuve le bracelet que tous deux connoissoient. Le jeune homme abusé ne fit que rire à la vue de ce témoin muet : « C'est moi-même, dit-il à son pere , qui reposois avec ma femme dans le berceau , où vous nous avez trouvés. Elle n'est pas infidelle ; rapportez-vous-en à moi sur ce qui doit m'intéresser plus que vous. »

Le pere , piqué de l'aveuglement de son fils , résolut de le dissiper à quelque prix que ce fût. On admiroit à Agra un bassin mystérieux , construit par des Sages qui y avoient fait venir l'eau sous la conjonction de certaines planetes. La vertu de cette eau consistoit à éprouver tous les mensonges. Une femme soupçonnée , juroit qu'elle avoit été

fidele , & étoit précipitée dans ce bassin , appelé le bassin d'épreuve : si elle accusoit faux , elle tomboit à l'instant au fond ; si elle disoit vrai , elle furnageoit sur l'eau.

Le beau-pere irrité cita sa bru à cette épreuve , selon le droit de tous les chefs de famille. Cette femme , convaincue dans son cœur , chercha les moyens de se laver aux yeux du monde. Elle fit dire à celui , dont elle avoit été la conquête , de contrefaire l'insensé & de se précipiter dans ses bras , au moment où elle seroit prête à subir l'épreuve fatale : cet Amant , qui desiroit autant qu'elle de sauver l'honneur & la vie de sa Maîtresse , ne fit aucune difficulté de s'exposer aux yeux du public ; il vint à bout de joindre & d'embrasser son Amante , & en fut quitte pour quel-

ques coups de bâton , étant réputé fol aux yeux de ceux qui ne le connoissoient pas.

La femme accusée s'avance sur les bords du bassin , & élevant la voix d'un ton ferme & modeste :
« J'atteste le Dieu qui m'écoute ,
» le Prophète , auteur de notre loi ,
» le mari qu'on m'accuse d'avoir
» offensé , son pere mon délateur
» & mon juge , j'atteste la vertu ,
» la vérité , l'honneur , la vie même , à laquelle je ne renonce pas ,
» & le peuple qui m'entend , que
» je n'ai touché aucun homme que
» l'époux que le ciel m'a donné ,
» & que ce malheureux qui vient
» de m'insulter aux yeux de tous.
» Que cette eau me punisse , si j'ai
» fait un faux serment : » Elle dit ,
& se précipite dans le bassin fatal.
Les eaux la soutiennent aux yeux

du peuple qui l'avoit entendu , & l'adresse de son serment lui tint lieu de la vertu qu'elle avoit offensée : tous les assistans se déclarèrent pour elle , & elle rentra triomphante dans les bras de son époux qui l'avoit toujours cru fidele.

Le beau-pere obstiné , ne perdit point l'opinion que ses propres yeux lui avoient donnée ; quoique le bassin eût assuré la vertu de sa bru , il n'en voyoit pas moins cette Belle sous le berceau , & dans les bras d'un Amant qui n'étoit pas son fils : il continua la garde la plus sévère dans le jardin. Mais le jeune Amant , moins fol qu'il ne l'avoit paru aux yeux du peuple , & la Belle devenue sage par le danger qu'elle avoit couru , cessèrent leurs rendez-vous.

L'activité du vieillard n'en fut point ralentie. Le Roi des Indes apprit tous les soins que prenoit cet Argus , & le crut plus propre qu'un autre à éclairer la conduite de ses femmes : bien persuadé que l'âge avoit fait sur lui , ce que l'opération fait sur ceux à qui l'on confie dans l'Orient la garde des femmes , il crut pouvoir sans danger choisir cet homme pour son Kisiaraga (a). Le vieillard, honoré de cet emploi , en remplissoit les fonctions avec une sévérité merveilleuse ; tout trembloit devant lui, & ses yeux sembloient péné-

(a) Le Kisiaraga est le chef des eunuques noirs , qui seuls dans l'Orient peuvent entrer dans l'appartement des Sultanes ; les eunuques blancs sont destinés à garder les portes du harem ou du lieu où sont renfermées les Sultanes.

trer des dehors du sérail jusques dans le secret des appartemens des Sultanes.

Une nuit que l'impitoyable Kislaraga faisoit sa ronde ordinaire, il apperçoit l'éléphant du Prince monté par son conducteur ; cette bête privilégiée s'avance sous le balcon de la Favorite ; le balcon s'ouvre, l'éléphant saisit la Sultane avec sa trompe & la porte sur son dos à son conducteur : après quelque tems, la Sultane retourna sur son balcon par la même voiture qui l'en avoit fait sortir. Le vieillard ne put s'empêcher de rire de la bonté de cet animal, de la confiance de la Belle & du bonheur du conducteur : cette aventure lui ayant appris que le Sultan n'étoit pas plus heureux que son fils, il se consola, & résolut de garder le
le

le secret de la Sultane, mieux qu'il n'avoit fait celui de sa bru.

TRAIT EXTRAORDINAIRE
*de justice de la part du Sultan
Sandjar.*

L'ORIENT a vu regner peu de Princes aussi renommés pour leur équité que le Sultan (a) Sandjar, fils de Melekchahle Selgiucide, comme on le verra par l'Histoire suivante. Le Sultan Sandjar après

Adjaibel
Mouafet.
N° 1550

(a) Sandjar sixième Sultan de la première branche des Selgiucides : tous les Historiens louent sa valeur, sa justice, sa magnanimité & sa bonté : les peuples qu'il gouvernoit, pour témoigner l'amour qu'ils avoient pour lui, continuèrent une année après sa mort, de publier son nom dans les mosquées, comme s'il eût encore vécu & regné : il fut surnommé le second Alexandre.

Tome I.

C

une guerre sanglante , où il avoit donné les preuves les plus éclatantes de sa valeur & de son habileté , entroit en triomphe dans la ville de Zalika : son armée victorieuse le suivoit ; le peuple empressé de revoir son Prince , & d'être témoin d'une pompe aussi auguste , étoit sorti hors des murs.

Il y avoit aux environs de cette ville un dôme d'une hauteur prodigieuse ; il étoit porté sur quarante colonnes de marbre. Comme les troupes défilent au pied de ce dôme , le fils d'un pauvre Dervich , pour mieux observer leur marche , étoit monté tout au haut. Le Sultan en passant auprès du dôme , apperçut quelque chose qui étoit perché sur l'extrémité : il s'imagina que c'étoit un oiseau ; comme ce Prince étoit fort adroit

à tirer de l'arc , il voulut faire voir son habileté à tout le monde : la flèche , décochée avec violence , atteignit l'enfant qui tomba à terre baigné dans son sang ; quel fut l'étonnement , ou plutôt quel fut le désespoir du Prince , lorsqu'il vit ce spectacle funeste. Il mit pied à terre , & se précipitant sur le corps de l'enfant , il s'abandonna à la plus vive douleur. Il fit venir aussitôt le pere de l'enfant , & le prenant par la main , il le conduisit dans sa tente , où il s'enferma seul avec lui : prenant ensuite une bourse remplie d'or , & tirant son sabre qu'il posa sur une table à côté de la bourse : « Vous voyez » dans moi , dit-il au Dervich , le » meurtrier de votre fils ; je pour- » rois me justifier , en vous assu- » rant que je ne l'ai pas tué de des-

» sein prémédité : mais mon crime ,
» pour être involontaire , ne vous
» accable pas moins du coup le
» plus rude que l'on puisse porter
» à un pere : vous savez la loi , si ,
» comme elle vous en donne la
» liberté , vous voulez me per-
» mettre de racheter le sang de
» votre malheureux fils , voici de
» l'or ; mais si vous voulez user
» de toute la rigueur de cette mê-
» me loi , & que vous exigiez sang
» pour sang , voici mon sabre ,
» ôtez-moi la vie , j'ai pris mes pré-
» cautions pour que vous n'ayez
» rien à craindre en sortant de ma
» tente. Ah , Seigneur ! dit le Der-
» vich , en se jettant aux pieds du
» Monarque , si vous êtes au-des-
» sus des autres hommes par votre
» rang , vous l'êtes encore plus par
» votre équité : à Dieu ne plaise ,

» que je porte une main sacrilège
» sur mon Prince, qui est l'ame &
» la vie de son royaume : mon fils
» infortuné a subi le triste sort qui
» étoit écrit de tout tems sur la
» table du (a) destin ; Votre Maje-

(a) Les Musulmans croient que la destinée de tous les hommes est écrite sur un livre en caractères ineffaçables , qu'ils nomment le livre des destinées. Pour accorder la doctrine du destin rigide , avec le libre arbitre, Hussein Vaiz , un de leurs plus fameux Docteurs , dit , qu'après que nous avons mal usé de notre liberté , nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions : il compare notre liberté à la bride que le Cavalier tient en main , par le moyen de laquelle il va à droite & à gauche comme il lui plaît ; mais aussi-tôt qu'elle lui est échappée , son cheval l'emporte & suit sa fougue naturelle. Le proverbe Arabe sur le destin est , que quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté , la sagesse des plus grands hommes se perd , jusqu'à ce que son décret soit rempli. Un Poète Turc s'exprime ainsi à ce sujet :

» sté n'est point coupable de sa
 » mort, je ne dois pas en recevoir
 » le prix, je m'estimerois heureux
 » moi-même, si je pouvois sacri-
 » fier ma vie pour conserver celle
 » d'un Prince aussi bon, & aussi
 » équitable que Votre Majesté. »

» Ton désintéressement, lui ré-
 » pondit le Sultan étonné, mérite
 » récompense, & je te fais Gou-
 » verneur de la ville de Zalika.
 » Les hommes supérieurs aux au-

« Quand la toute puissance de Dieu a déco-
 » ché la flèche de son decret, il n'y a point
 » d'autre bouclier qui la puisse parer que la
 » conformité à sa volonté. » Hilali, Poëte
 Persan, compare le monde, & les événemens
 qui s'y passent, à une boule d'un mail, &
 dit, « que le decret divin, est le mail qui
 » pousse cette boule, qui par elle-même n'a
 » aucun mouvement; ce mail est entre les
 » mains de la Providence qui fait passer la
 » boule par tel anneau qu'elle veut. »

» tres par les sentimens , sont faits
» pour les commander. »

JUSTICE D'UN CALIFE,
*ou la Femme coupée en mor-
ceaux & trouvée dans l'Eu-
phrate.*

LE Calife (a) Motaded Billah ,
se promenant un jour sur les bords
de l'Euphrate avec ses courtisans ,
s'amusoit à considérer un pêcheur
qui retiroit son filet de l'eau : la
fortune ne l'avoit point favorisé ,
& il n'avoit pris que deux ou trois
petits poissons. Motaded , pour le

—————

Idem.

(a) Seizième Calife de la Maison des
Abbasides : il regna neuf ans & neuf
mois ; il rendoit une justice exacte à tout le
monde , & étoit extrêmement sévère ; il passe
aussi pour avoir été fort désintéressé.

consoler , lui ordonna de jeter son filet une seconde fois ; le pêcheur , comptant sur la générosité du Calife , obéit sur le champ ; sa joie fut extrême , lorsqu'ayant voulu retirer son filet , il jugea à sa pesanteur qu'il avoit fait une pêche heureuse : mais quel fut son étonnement , lorsqu'au lieu de poisson , il vit que le filet renfermoit un sac de cuir , dont l'ouverture étoit cousue avec soin ! il remit le sac au Calife qui le fit ouvrir. On trouva dedans des pierres & une main dont les ongles teints en (a) rouge , & les chairs encore

(a) Les Femmes Turques & Arabes se teignent les ongles en rouge , & même les pieds & les mains avec le jus d'une herbe qu'elles font bouillir : l'impression du jus de cette herbe dure une quinzaine de jours ; & elles se teignent de nouveau , quand la couleur commence à s'effacer.

sanglantes, firent juger que c'étoit celle d'une femme massacrée depuis très-peu de jours.

Ce funeste spectacle fit frémir d'horreur le Calife. « Est-ce ainsi, » s'écria-t-il avec douleur, que » ceux qui sont chargés de veiller » à la sûreté publique, s'acquittent » de leur devoir? Qu'on fasse venir » le Juge de Police. »

Celui-ci parut en tremblant devant le Prince, qui lui reprocha sa négligence: « Montrez ce sac, » lui dit Motaded, à tous les ouvriers en cuir de Bagdad, & tâchez de découvrir celui qui l'a fait. »

Le Juge fit toutes les diligences possibles; enfin un vieillard, après avoir considéré le sac, dit qu'il le reconnoissoit, & qu'il l'avoit vendu, peu de jours aupa-

ravant , avec dix autres pareils à l'Emir Jaiahhachémi , parent du Calife.

Le Juge conduisit aussitôt le vieillard devant Motaded , auquel il répéta les mêmes choses qu'il avoit dites au Juge de Police.

« Votre Majesté , ajouta le vieil-
» lard , ignore les coupables excès
» auxquels cet Emir s'abandonne
» tous les jours ; il abuse du droit
» que lui donnent sa naissance &
» ses dignités , pour commettre
» toute sorte de crimes : il n'y a
» point d'asyle si sacré pour la pu-
» deur & pour la beauté , qu'il ne
» viole , & les plus honnêtes fem-
» mes de la Ville ne sont pas à
» l'abri de ses odieuses entreprises.
» Tout le monde déteste ses vio-
» lences , & gémit en secret ; car
» il est encore plus redouté qu'il

» n'est haï. Il y a quelque tems ,
» qu'ayant vu par hasard une es-
» clave de ses voisins , sa beauté ,
» sa jeunesse l'enflammèrent : il
» proposa au maître de l'esclave
» de la lui vendre. Celui-ci s'en
» défendit sous le prétexte qu'il lui
» avoit donné la liberté. Un refus
» si funeste , pour son amour , loin
» de le diminuer , ne fit que l'au-
» gmenter. Il tenta d'avoir par
» adresse ce qu'il ne pouvoit avoir
» de bon gré. Comme cette esclave
» joue parfaitement de plusieurs in-
» strumens , il feignit qu'un de ses
» parens se marioit , & pria le maî-
» tre de lui envoyer son esclave
» pour amuser l'assemblée par ses
» talens. Depuis cet instant funeste
» l'on ignore ce qu'est devenue
» cette esclave infortunée : son
» patron , inconsolable de sa perte ,

» a fait de vaines recherches par
» toute la Ville. »

Le Calife , ayant entendu ce discours du vieillard , ordonna qu'on lui amenât l'Emir Jaiah ; dès qu'il parut : « Reconnois-tu cette main ,
» lui dit l'Empereur d'un ton irrité , en lui montrant le sac & la
» main. »

L'Emir interdit , changea de couleur , & garda un morne silence. Motaded fit ensuite venir le maître de l'esclave , auquel il fit la même question. A peine eut-il aperçu la main de son esclave , qu'il versa un torrent de larmes. « Faut-il , qu'un monstre tel que toi , dit
» alors Montaded à l'Emir , me
» soit uni par les liens du sang , &
» que je ne puisse te faire expier
» dans les tourmens , les forfaits
» dont tu t'es rendu coupable , sans

» violer la Majesté du Califat. Je
» te bannis à jamais de mon Em-
» pire, & je te condamne à payer
» mille drachmes d'or, au maître
» de celle que tu as égorgée si in-
» humainement. »

LE DÉPOSITAIRE INFIDELE.

UN Négociant sur le point de partir, remit à un Dervich de ses amis, une bourse pleine d'or; de retour de voyage, il lui redemanda son dépôt; mais le perfide Dervich nia d'avoir rien reçu. Le Marchand indigné alla porter ses plaintes à Moavié Cadi de Bagdad. Si ce Négociant, moins crédule, en remettant son or au Dervich, eut pris des témoins, l'affaire eût été bien vite jugée: mais il avoit né-

Idem.